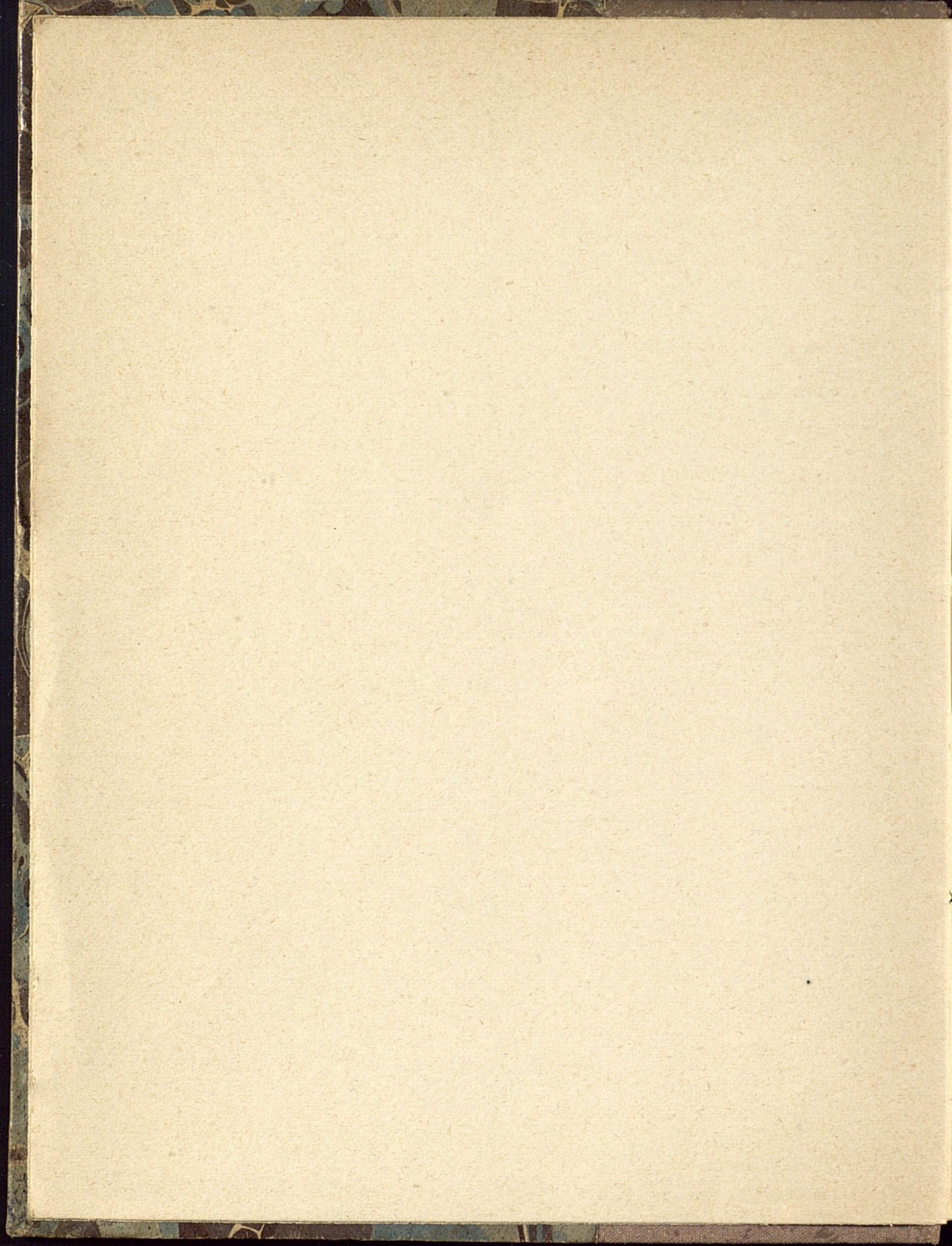


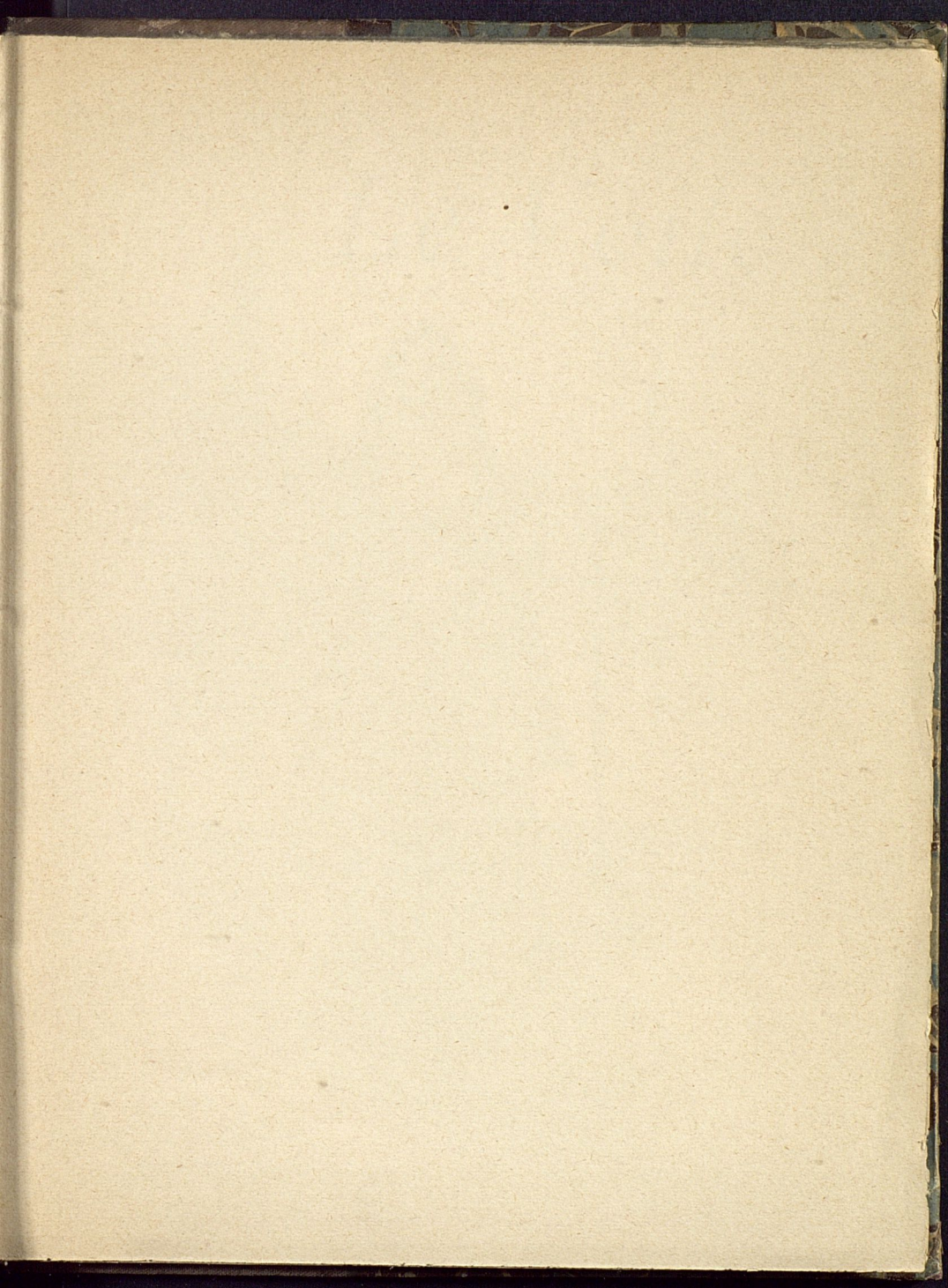
WATERBURY & COMPANY
NEW YORK

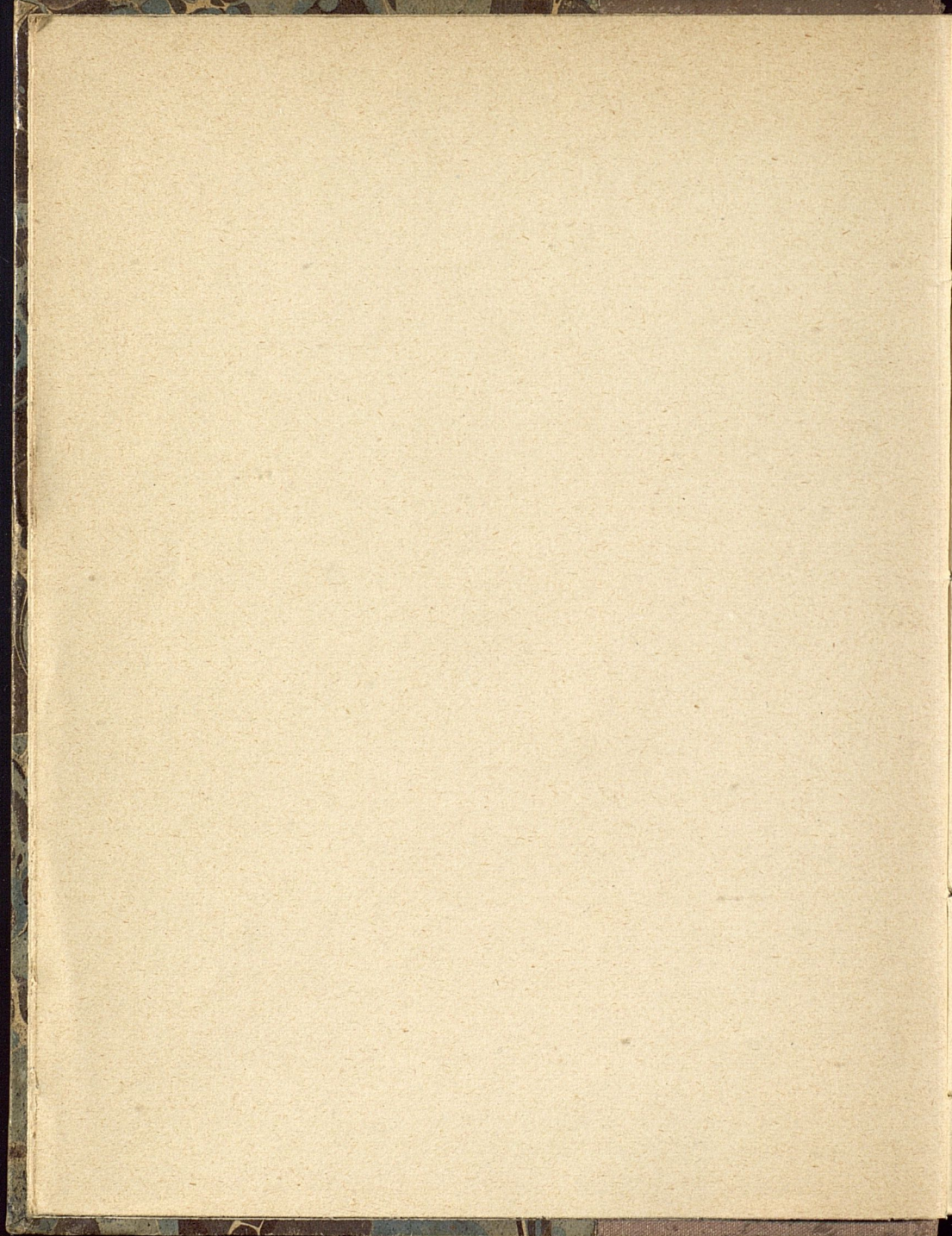
ML

A

1833







Georges RODENBACH

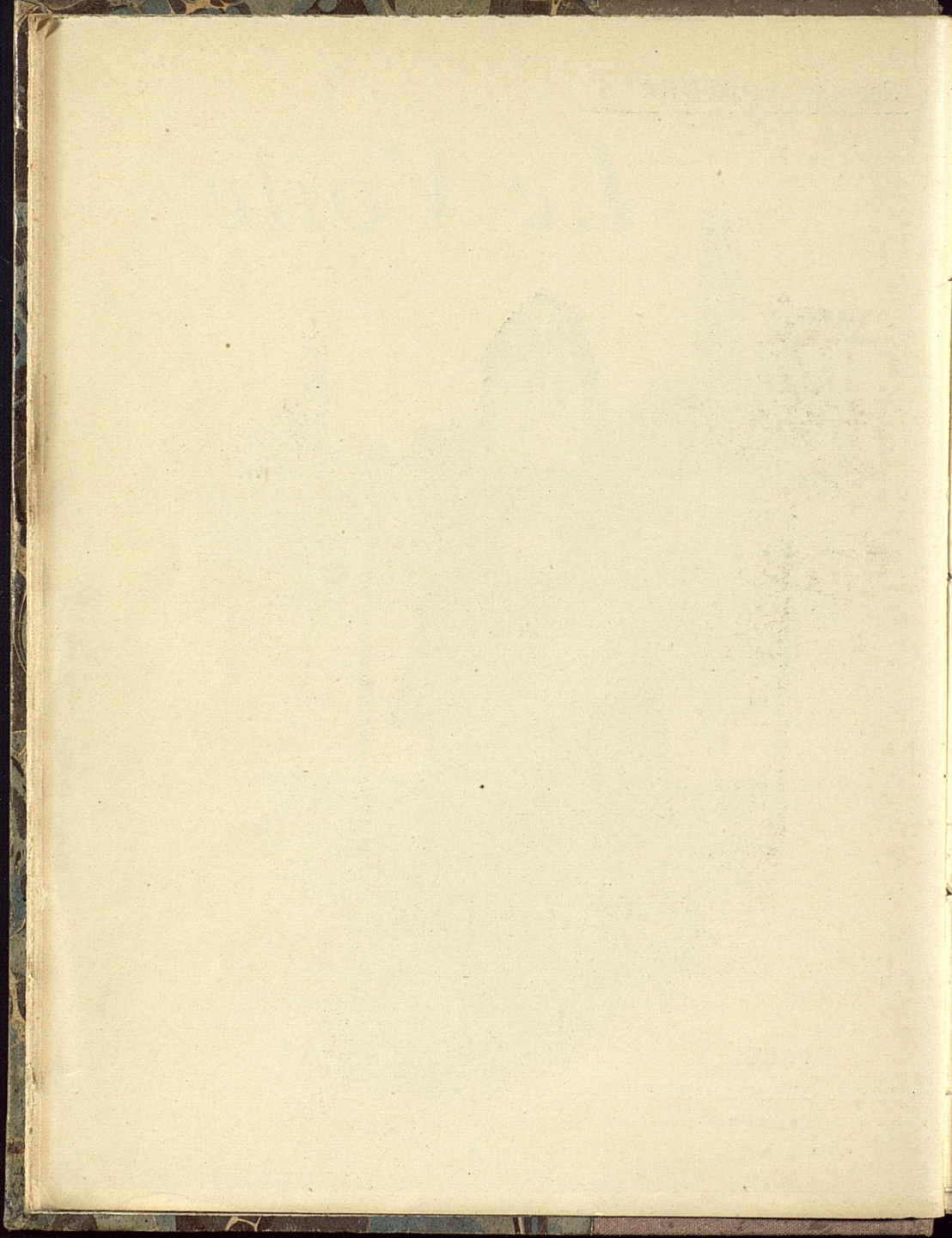
Le Voile



PARIS

PAUL OLLENDORFF

ÉDITEUR



LE VOILE

DU MÊME AUTEUR

Poèmes.

Le règne du silence.
Les vies encloses.
La jeunesse blanche.

Proses.

Bruges-la-Morte.
L'art en exil.
Musée de béguines.
La vocation.
Le carillonneur.

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

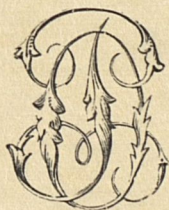
S'adresser, pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF, éditeur,
rue de Richelieu, 28 *bis*, Paris.

GEORGES RODENBACH

LE VOILE

JOUÉ A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LE 21 MAI 1894



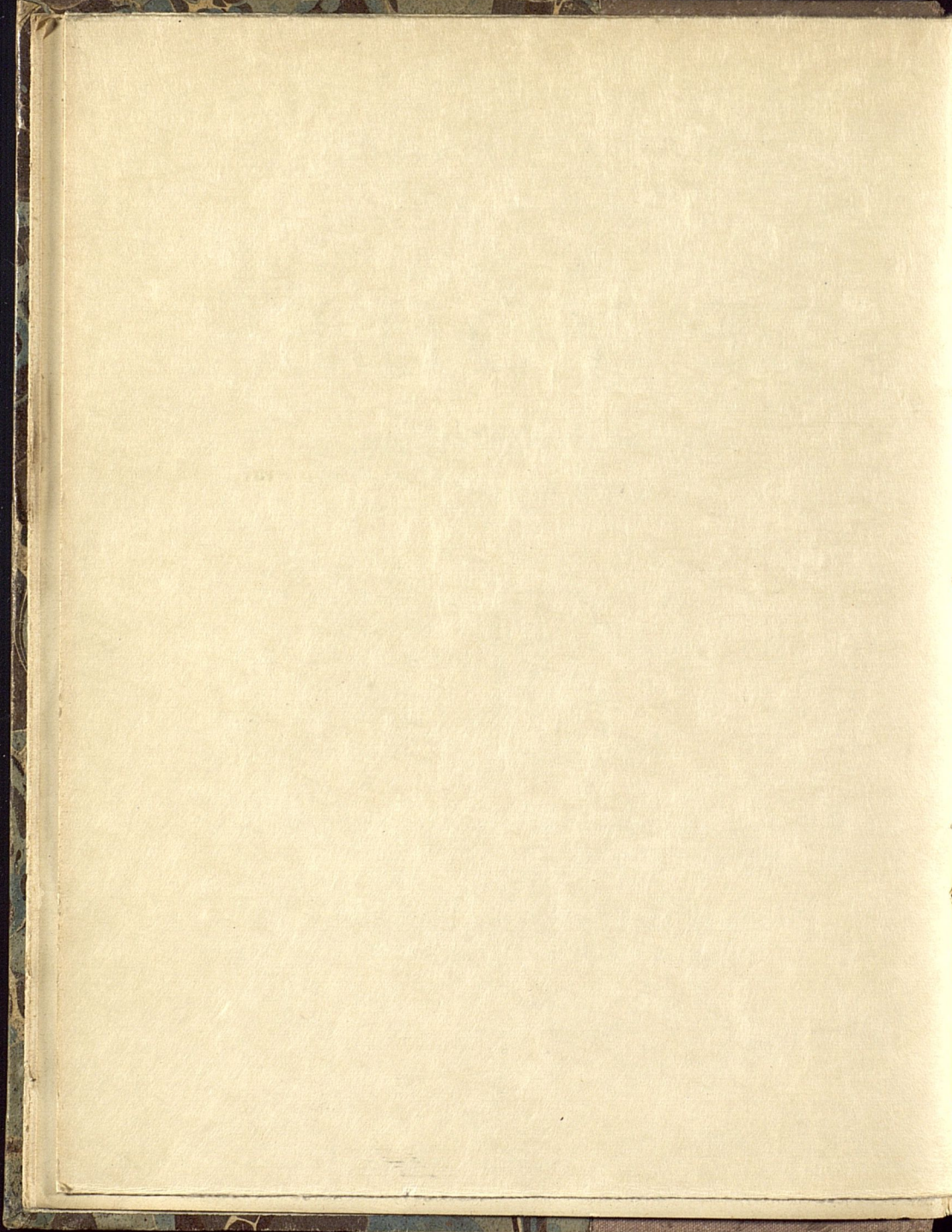
PARIS

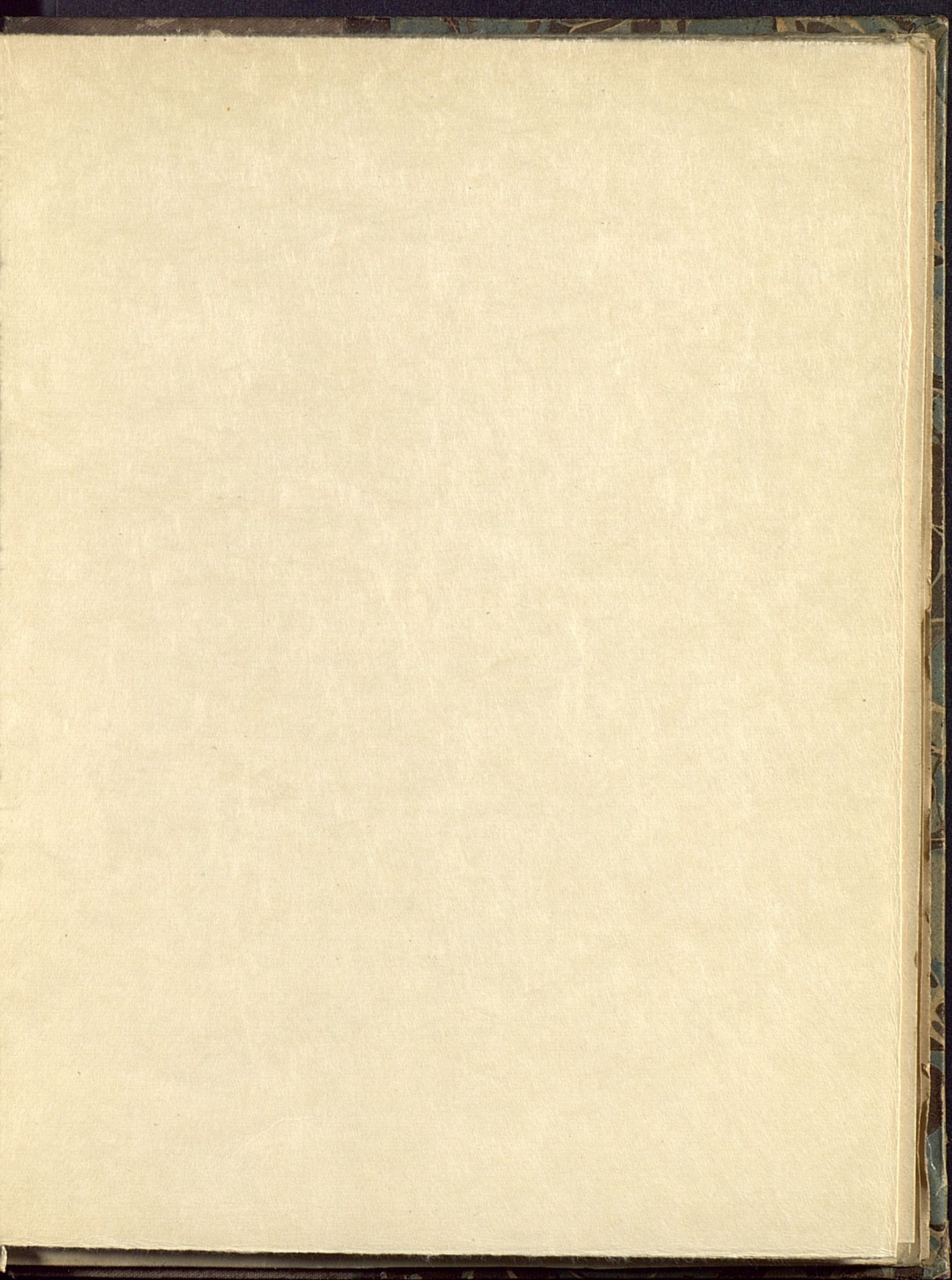
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1897

Tous droits réservés.





PERSONNAGES

JEAN.

LE MÉDECIN.

SŒUR GUDULE.

BARBE.

La scène se passe à Bruges, de nos jours.

LE VOILE

SCÈNE PREMIÈRE

Une vaste salle à manger. Haut plafond ; longs rideaux, à plis droits, et blancs, aux deux fenêtres. Sur le mur une vieille horloge à armoire de chêne. Trois portes : une dans le fond, qui ouvre sur le corridor et la rue ; une, à gauche, vers le jardin ; une, à droite, restant ouverte donne sur les chambres à coucher. Au centre, une table dressée ; deux couverts. Des lampes. Un feu de charbon dans l'âtre.

(Au lever du rideau, on entend une cloche voisine qui tinte doucement.)

BARBE, qui achève de mettre le couvert...

Est-ce bien tout ? voyons : les verres, les couverts,
La lampe... oui ! la carafe où l'eau rit au travers !
Je ne sais aujourd'hui ce que j'ai ; je m'ennuie
De tout ; et sans répit la cloche, cette pluie
Sur les vitres ; vraiment je ne sais ce que j'ai !
Je me semble être ailleurs ; tout me paraît changé.
Ah ! c'est que la maison n'a plus même visage ;
Et c'est elle qui me trouble d'un noir présage
Que la cloche voisine en ses sons délaya.
C'est triste une maison dans laquelle il y a
Un malade, surtout quand elle est aussi proche
D'une église qui vous obsède avec sa cloche.

Ah ! ma pauvre maîtresse ! Et comme c'était mieux
Quand, malgré tant d'hivers ayant fané ses yeux,

(La cloche se tait.)

Très vieille, mais valide encore, c'était elle
Qui gardait la maison sous sa bonne tutelle !
Désormais pour toujours elle gît dans son lit
Comme étrangère et par avance elle pâlit,
De plus en plus de la couleur qu'elle aura morte.
Quel ennui ! Maintenant il faut que je supporte
L'autorité de la béguine, cette sœur
Gudule, qui la soigne et n'agit qu'en douceur.
Pourtant elle me trouble avec sa voix égale
Où rien d'humain, rien de vivant ne s'intercale.
Ah ! comme j'aimais mieux la maison d'autrefois
Au lieu de la béguine et de sa froide voix,
Voix qui parle comme regarde une statue !
N'importe ! Il faut qu'à ses façons je m'habitue ;
C'est elle maintenant qui régit la maison ;
Mon maître l'autorise... elle a toujours raison...
Mais pourquoi donc, jadis, silencieux, morose,
Le vois-je qui s'égaye avec elle, qui cause ;
Ils s'attardent à deux, le soir, au coin du feu,
Et de la vieille tante on s'inquiète peu.
C'est elle cependant qui l'éleva... C'est triste
Que tous ces vieux garçons aient le cœur égoïste !

Quoi qu'il en soit, depuis que la sœur est ici,
 Lui taciturne, lui misanthrope et transi,
 Est autre — et l'on dirait une âme qui dégèle !
 Qu'est-il donc arrivé ? pour sûr, ce n'est pas elle
 Qui le dégèle avec sa voix de glace. Mais
 J'étais ainsi dans ma jeunesse quand j'aimais !
 Il a donc un amour commençant...

SCÈNE II

BARBE, LA SŒUR GUDULE, apparaît par la porte de gauche,
 tenant une grosse gerbe de chrysanthèmes.

BARBE, à part.

Sœur Gudule...

Elle ne marche pas ; on dirait qu'elle ondule...

LA SŒUR

Barbe ?

BARBE

Ma sœur ?

LA SŒUR

Donnez-moi donc un vase. J'ai
 Cueilli vite ces fleurs, en bouquet abrégé ;
 Car il pleut ; tout le ciel s'effloche en bruines...
 Et les fleurs étaient si seules. Des orphelines,

Eût-on dit. Elles vont ici bien se sécher
En écoutant chanter la cloche du clocher.

BARBE

Que dira monsieur Jean ?

LA SŒUR

Je les ai moins cueillies
Ces pauvres fleurs, semblant souffrir, que recueillies !
Et maintenant, sous la lampe, trempant dans l'eau
Voici que mon bouquet s'élargit en halo
Et combine sa joie avec la nappe mise.
On peut aimer les fleurs. C'est une joie admise,
Et même sous le voile un amour anodin.

(Regardant les fleurs d'un air extasié.)

Celles-ci sont les survivantes du jardin !
Les tristes, les frileux chrysanthèmes d'automne,
Les pénultièmes fleurs, d'un vieil or de couronne,
Couronne de l'été défunt se dédorant,
Bouquet né dans l'adieu qui fleurit en pleurant,
Fleurs pensives comme une enfance condamnée,
O vous les fleurs de la vieillesse de l'Année !

BARBE

Vous aimez tant les fleurs ?

LA SŒUR

N'ai-je donc pas raison,
Et de les secourir dans leur effeuillaison,
Frêle bouquet tardif à la vie éphémère ;
C'est comme une façon pour nous d'être un peu mère
Car les fleurs ont le goût frais des bouches d'enfant.

BARBE

Auriez-vous le regret quelquefois au couvent
Du monde quitté ?

LA SŒUR

Non ! notre ordre est peu sévère,
Et la règle nous met comme derrière un verre
D'où le monde nous est visible mais fermé.

BARBE

Moi je n'aurais pas pu, je n'aurais pas aimé
Être religieuse, entrer au béguinage,
Rien que pour cette loi, dure même à mon âge,
De livrer ses cheveux, de laisser les ciseaux
En moissonner la gerbe avec le froid des faux.
On doit, pour s'y résoudre, avoir une foi forte !
Car nos cheveux, c'est nous... et c'est presque être morte
Que de sentir qu'on vous les coupe — comme aux morts !

LA SŒUR

Pourtant, j'aurais donné tous les miens sans remords !
 Mais nous, qu'aucun lien perpétuel ne lie,
 Nous ne connaissons pas cette mélancolie ;
 Et, puisqu'ils sont toujours temporaires, nos vœux,
 Nous conservons sous la cornette nos cheveux
 Couvés par cet oiseau de linge qui surplombe
 Comme le Saint-Esprit en forme de colombe...
 Tel est le règlement des Béguines.

BARBE

Vraiment ?

Et votre chevelure, ample secrètement,
 Vous l'avez gardée ?

LA SŒUR

Oui ! toute, quoique inutile ;
 On n'y renonce pas tout à fait ; on l'exile...

BARBE, qui s'est rapprochée.

Mais, ma sœur, en causant, nous risquons d'oublier
 La malade qui dort et peut se réveiller ;
 Ne vous semble-t-il pas prudent qu'on s'en enquière,
 Et d'égayer sa chambre avec de la lumière ?

Car vous savez son trouble, aux atteintes du soir,
Et son angoisse...

LA SŒUR

Oui ! les vieilles ont peur du noir ;
Elles sont comme les enfants ; et semblent lasses
D'avoir vu le jour clair en fuite dans les glaces...

BARBE

Et puis, outre son sûr et tiède réconfort,
On dit que la lumière arrête un peu la mort.

LA SŒUR

Ce n'est pas pour si peu que la mort s'inquiète !
Elle vient pour tous, à toute heure. Elle empiète
Sur notre vie avec son ombre de demain !
Elle est celle qui tue et qu'on sent en chemin.
Et vous croyez qu'un peu de clarté l'apprivoise ?
Ah ! ma fille ! c'est bien d'une âme villageoise.
Pourtant, puisque le soir, comme vous l'observiez,
Pour la malade est un jardin des Oliviers
Et semble lui tresser des épines aux tempes,
J'irai la rassurer en allumant des lampes.

SCÈNE III

BARBE

Toujours elle m'enjôle avec sa voix de ciel !
Pourtant je trouve mal et préjudiciel
Qu'elle me traite ainsi comme une paysanne ;
Car si je suis trop simple, elle, elle est trop profane ;
Elle est coquette, au fond, malgré ses airs dévots,
Malgré son chapelet roulant des écheveaux
De prières autour de ses mains en ivoire !
Ce n'est pas tout d'avoir cornette et robe noire !
Voit-on dans les couvents mettre à table un bouquet ?
Tout à l'heure ce soin de sa part me choquait
Comme un sachet trouvé dans du linge de nonne.

(L'heure sonne à la vieille horloge.)

Mais voilà que j'entends du bruit... Sept heures sonne !
Oui ! c'est mon maître ! c'est son pas dans l'escalier
Qu'on reconnaît ; il est ponctuel, régulier ;
A son train coutumier jamais il ne déroge.
Aussi réglé vraiment que notre vieille horloge,
Ayant comme elle un cœur ancien...

SCÈNE IV

BARBE, JEAN, qui pénètre par la porte du fond, tout
grelottant, revenant de promenade.

JEAN

Ah ! que c'est bon

De rentrer ; de sentir la tiédeur du charbon ;
D'être comme un absent reconnu par la chambre
Si maternelle. Ah ! quel vilain temps de novembre !
Il pleut ; et cette pluie en moi descend tout bas.

(S'adressant à Barbe.)

Et la tante ?

BARBE

Elle dort ; ne la réveillez pas...

JEAN

Et sœur Gudule ?

BARBE

Elle est près d'elle...

JEAN

Allez lui dire

Qu'on va souper.

(Barbe sort.)

SCÈNE V

JEAN

Ici je sens tout me sourire !

Au loin, c'est comme si la ville vieillissait ;
Il pleut ; on veut sortir quand même ; on croit que c'est
Pour chercher de la joie au dehors, se distraire ;
Mais on sent en rentrant que c'était au contraire
Afin d'aimer son vieux logis, pour aimer mieux
Ses vieux meubles, et les lampes comme des yeux
Vous accueillant parmi les chambres quotidiennes,
Et les glaces qui sont les fidèles gardiennes
Des visages de tant de morts qui s'y sont vus !
Et moi-même je m'y retrouve en traits confus
Quand je reviens. Et mon visage aussi s'y garde ;
C'est vraiment comme un autre moi qui me regarde !

(Apercevant les chrysanthèmes sur la table.)

Tiens ! un bouquet ! comme à la fête de quelqu'un !
Mais ce bouquet est triste. Il n'a pas de parfum.
Bouquet d'automne ; il est tout à la ressemblance
De la maison qui s'est close dans du silence.
On ne souhaite plus de fête ici, depuis
Que dorment les parents dans un jardin de buis,

Et depuis que la tante est malade et décline...
Ces bouquets, c'est la sœur Gudule, j'imagine,
Qui les cueille. Elle cherche à faire heureux ici.
Elle est bonne. Elle a mis des fleurs dans mon souci,
Et dans ma solitude un doux frisson de robe.
Mais elle trouble avec sa coiffe qui dérobe
Ses cheveux dont aucun n'aura su la couleur...

SCÈNE VI

JEAN, LA SŒUR GUDULE, entre par la porte de droite.
BARBE apporte les mets par la porte du fond.

LA SŒUR

Vous voilà, monsieur Jean, bonsoir !

JEAN

Bonsoir, ma sœur.

Je voudrais aller voir la tante, mais je n'ose ;
Barbe m'a dit qu'elle dormait.

LA SŒUR

Elle repose.

Il vaut mieux la laisser tranquille.

JEAN

Oui ! c'est l'oubli !

Le sommeil fait de l'âme une eau neuve et sans pli.
 Pauvre tante ! Elle fut si bonne à mon enfance !
 Et, de la voir ainsi malade et sans défense
 Contre la mort qui n'est plus loin, mon cœur se fend ;
 Et je me sens soudain comme un peu son enfant !

LA SŒUR

Vous rentrez tôt ?

JEAN

Il pleut; la bise est meurtrière.

(D'un air d'oublier.)

Soupons !

(Ils s'approchent de la table.)

LA SŒUR

Comme un païen ? sans un bout de prière ?
 Rien qu'un signe de croix, pour moi, pour m'obliger ;
 Pour n'avoir pas l'air d'être avec un étranger.

JEAN, s'asseyant et faisant un signe de croix.

Puisque vous le voulez...

LA SŒUR

Oui ! quand on vit ensemble

Il est meilleur pour tous les deux qu'on se ressemble !

(Barbe, ayant servi, sort.)

(La cloche sonne trois fois les trois coups de l'angélus.)

SCÈNE VII

JEAN, LA SŒUR

JEAN

C'est drôle, cette vie : ainsi nous côtoyer !
Vous et moi, nous n'avons ni n'aurons de foyer
Et pourtant notre vie est quasi conjugale.
C'est comme un long canal dont, à distance égale,
S'allongeraient les quais de pierre. L'eau les joint
Et semble amalgamer leurs reflets en un point,
Mais leur mirage seul se mêle à la surface ;
Ils vivent séparés, en étant face à face !
Ainsi nous. Et pourtant ce n'est pas sans douceur ;
Et quel charme il y a de vous dire : « ma sœur ! »

LA SŒUR

Je vous suis une sœur en notre sainte Mère
L'Église.

JEAN

Oui ! mais en outre une sœur ordinaire,
Une sœur d'amitié, presque une sœur de sang ;
Une sœur retrouvée après qu'on fut absent
Et qui parle d'anciens jouets qu'on eût ensemble.

LA SŒUR

Et pourtant quel hasard éphémère rassemble,
Pour un moment, nos deux existences ici !

(Remarquant que Jean a frissonné.)

Vous tremblez ! on dirait que vous êtes transi.

JEAN

Oui ! j'ai froid ! on entend la pluie. Elle me cingle
A travers les carreaux frêles. Elle m'épingle
Toute l'âme ! Et puis vous êtes pour une part
Dans mon frisson. Pourquoi parlez-vous de départ ?
L'hypothèse est lointaine ; il vaut mieux qu'on l'élude.
Car je suis pris à la déjà longue habitude
De vivre en la maison côte à côte avec vous
Et, de n'être plus seul, je trouve tout plus doux !
Mais comme c'est étrange ! une religieuse,
Moi, comme un veuf, d'humeur noire contagieuse,
Qui s'en viennent du fond de la vie au-devant
L'un de l'autre, sans se connaître auparavant.
Nous nous sommes encore inconnus, anonymes ;
Et pourtant nous vivons en commun. Nous nous mimons
A rapprocher pour un moment nos célibats ;
A vivre à deux près de la tante en parlant bas,
Comme vivrait un frère avec sa sœur jumelle

Ou deux époux, dans la demeure paternelle !
Pourtant je ne sais rien de vous...

LA SŒUR

Vous en savez

Assez.

JEAN

Et ce mystère en vos grands yeux levés,
Ce mystère d'une eau trop profonde et placide
Où nul visage en s'y penchant ne s'élucide...

LA SŒUR

Mais ils sont le miroir de Jésus.

JEAN

Miroir froid,
Où, malgré moi, je me contemple avec effroi ;
Froid comme la cornette en givre qui capture
Tout hermétique votre éparse chevelure ;
Pourquoi tant de mystère aussi sur vos cheveux,
Et si bien les cacher sous ces linges frileux
N'en laissant même pas soupçonner la nuance ?
Sont-ils trop blonds pour que si peu s'en influence
La coiffe aux reflets mats d'un unanime blanc.
Sont-ils noirs, roux, châains ? C'est pour moi si troublant

De ne pas le savoir et que je les suppose
Tantôt pâles, tantôt sombres...

LA SŒUR

Ma coiffe est close,
Et mes cheveux sont pour toujours sous le boisseau.

JEAN

Soit ! dites-moi du moins comment fut le flambeau.
C'est une obsession absurde, mais j'aspire
A le savoir. Ne pas le savoir est le pire,
Et je m'irrite à ce mystère puéril.
Pour me tranquilliser, peut-être suffit-il
De m'avouer enfin la couleur.

LA SŒUR

Je l'ignore.
Quand je me vêts, c'est le demi-jour de l'aurore,
Et quand je me dévêts, le demi-jour du soir.

JEAN

Dites-moi ! je voudrais, non les voir, mais savoir ;
Ne plus douter, connaître enfin leur teinte vraie
Dont le mystère autant m'occupe que m'effraie.

LA SŒUR

A moi-même ils me sont mystérieux ; et j'ai
Le souvenir d'anciens cheveux dont j'ai changé...

Que vous importe ! Et puis c'est de l'immodestie !
Cette coiffe à plis stricts dont je suis investie
Comme un vin qu'on exile a scellé mes cheveux.

JEAN

Dites-moi, ce n'est nul manquement à vos vœux.

LA SŒUR, quittant la table, debout.

Non ; seul Jésus le sait ; et, seul, il pourrait boire
Leur nuance de vin dans son divin ciboire.

(Et elle va s'asseoir vers la cheminée, recommençant à travailler à son
carreau de dentellière.)

JEAN

Ah ! quelle foi sévère ! Et vous avez vraiment
Trop de scrupules ! C'est trop de renoncement !
Dieu ne veut pas qu'en ces refus vous soyez close.
Est-ce qu'on enfouit dans la neige une rose ?
Et ce calme ! n'avoir que la peur du démon ;
Et ce désintérêt ! quitter même son nom,
Car chacune on vous nomme avec un nom de sainte !

LA SŒUR

C'est comme si déjà nous étions dans l'enceinte
Du paradis, auprès des saints et des élus
Familiers avec les femmes que l'on n'est plus.

JEAN

Oui ! vous êtes déjà comme un peu mortes !

LA SŒUR

Comme

Au ciel !

JEAN

Et sans jamais quelque regret de l'homme ?
Le regret des enfants que vous n'avez pas eus ?
N'est-ce pas d'eux que vous êtes en deuil ?

LA SŒUR

Jésus

Est notre époux ; et si notre tunique est noire,
C'est afin que notre âme y brille mieux. La gloire
De la lune ne luit d'un éclat vraiment pur
Que quand elle a monté parmi le ciel obscur !

JEAN

Donc je n'obtiendrai rien ! Ah ! vous êtes méchante !
Pourtant éclaircissez le secret qui me hante,
Je n'y penserai plus... Ils sont roux ?

LA SŒUR

Laissez-moi !

Car je ne comprends pas, sinon par mon émoi,

Ce que vous demandez et qui semble coupable
Comme un commencement de péché.

JEAN

Moi capable

De vous troubler, de vous susciter un remord,
Oh ! ma sœur.

LA SŒUR

Pourtant il me semble que j'ai tort,
Quand vous parlez ainsi, d'un peu trop m'y complaire ;
Et je sens sur mon cœur trembler mon scapulaire,
Comme si vous manquiez au respect qui m'est dû.

(A ces dernières paroles, la sonnette de la rue résonne, dans le sommeil
de la demeure.)

JEAN, d'un air soudain bouleversé.

On a sonné !... ma sœur, avez-vous entendu ?
Nous étions trop heureux... c'est mon malheur qui sonne.

LA SŒUR

Vous errez. On n'a pas sonné. Ce n'est personne.
Qui donc viendrait à cette heure ? Le corridor
Est toujours un chemin de silence qui dort.

SCÈNE VIII

BARBE, entre-bâillant la porte du fond.

Le médecin, monsieur.

JEAN, interloqué.

Ah ! mais c'est insolite !

(A la servante.)

Faites entrer... Pourquoi, ce soir, cette visite ?
C'est mon malheur, ma sœur, qui tantôt a sonné !

SCÈNE IX

LE MÉDECIN, JEAN, LA SŒUR

JEAN, se levant.

Docteur !

LE MÉDECIN

Bonsoir, ami ! vous êtes étonné ?
Je passais. J'ai voulu venir une minute
Voir la malade.

JEAN, inquiet.

Elle est moins bien ?

LE MÉDECIN

Non ! Elle lutte

Avec courage. (D'un air détaché.) Il fait un affreux temps d'hiver.

LA SŒUR, se lève aussi et s'acheminant d'un pas lent
vers la chambre à coucher.

Je m'en vais prévenir Madame.

(Elle sort.)

SCÈNE X

LE MÉDECIN, JEAN

LE MÉDECIN, l'air narquois.

Elle a grand air !

JEAN

N'est-ce pas ? l'air gothique un peu ; l'air d'une sainte
Descendue un matin d'une verrière peinte.

LE MÉDECIN

Elle est exquise ; et vous voilà tous deux vivant
Dans ce calme logis comme dans un couvent,
Vous, presque un moine ; elle, une idéale béguine,
Côte à côte ; il faudrait avoir l'âme chagrine
Pour s'en choquer ; et c'est charmant en vérité !

JEAN

Ainsi je suis moins seul... c'est un peu de clarté !
C'est une voix en mon silence...

LE MÉDECIN

Prenez garde !
Dans un péril charmant plus vite on se hasarde...

JEAN

Non ! La femme ne m'a jamais troublé qu'un peu
Comme un être de songe au fond d'un brouillard bleu
Et dont je me dépends sitôt que j'en approche...
Peut-être est-ce la faute à la ville, à la cloche,
A ces couvents, à ce mysticisme dans l'air !

LE MÉDECIN

Oui ! mais la chair est faible ! Et vous êtes de chair !

JEAN

Sauf que la ville morte est là, qui me modèle ;
Elle m'a fait une âme à part, le reflet d'elle,
Et l'eau sans but de ses canaux est dans mon cœur.
Ailleurs la cité brûle... Elle est toute langueur !
Elle excite au baiser... elle vous influence...
Mais ici je n'aimai qu'en songe et qu'en nuance

Pour un détail, pour une anomalie ou pour
Quelque chose de tout cérébral dans l'amour :
Un geste, un son de voix, des cheveux, un pli rose...
Car sitôt que manquait ce rien qui fut la cause,
La femme brusquement m'était sans intérêt ;
Je n'aimais que ce dont mon rêve la parait.

LE MÉDECIN

Et justement, avec la sœur du béguinage,
C'est un rêve subtil de se croire en ménage
Ici, pendant ce tête-à-tête des repas,
L'air d'être mariés un peu...

JEAN

Ne dites pas
Ces choses-là. Comment fallait-il que je fisse !
C'est l'usage. Les sœurs ne vont pas à l'office.

LE MÉDECIN

Et vous vous semblez presque un couple sans enfants.

JEAN, avec vivacité.

Ah ! taisez-vous ! Riez si je vous le défends
D'ainsi parler ; mais c'est trop mal ; c'est sacrilège !

LE MÉDECIN

Ce n'est qu'un badinage innocent ; mais j'abrège...
Je vais voir la malade.

(Il sort.)

SCÈNE XI

JEAN

Oui ! je me sens moins seul !

Jadis, j'avais déjà comme une âme d'aïeul ;
La tante était assise ici ; c'était sa place...
Morose, vieillissante et sourde, souvent lasse,
L'air de l'autre côté de la vie. Elle était
Presque absente déjà, comme une qui se tait !
Moi j'étais seul... Depuis que la sœur est venue,
Mes yeux se sont changés, mon âme n'est plus nue ;
Elle n'a plus si peur ! Elle n'a plus si froid !
Et quand j'entends son pas qui croit ou qui décroît
Le long de l'escalier tournant de la demeure,
Je tremble tout à coup que la tante ne meure
Et que la sœur aussi s'en aille... Oh ! que cela
Dure, que cela dure ! Elle me consola
D'être seul, de n'avoir jamais eu de jeunesse ;
Car j'étais seul ; j'étais un homme de tristesse ;

Je n'avais pas aimé, tandis que maintenant...
Je sens, depuis tantôt, un bonheur imminent !
C'est cet homme, en parlant de nous, qui m'ouvrit l'âme ;
J'ai compris que la sœur Gudule est aussi femme !
Il me la dévoilait parmi ses mots brutaux
Comme ils font avec leurs malades d'hôpitaux ;
Mais il m'a fait voir mieux et plus loin en moi-même.
L'aimé-je ? Qu'est-ce aimer ? Et quand sait-on qu'on aime ?
Que cela dure ! Oh ! que cela dure !...

SCÈNE XII

JEAN, SŒUR GUDULE, arrivant par la droite, de la chambre
de la malade.

JEAN, anxieux.

Eh bien ?

LA SŒUR

Mal.

Madame va moins bien. Le pouls est anormal ;
Elle somnole ; et plus d'un autre mauvais signe !

JEAN, effrayé.

C'est la fin ?

LA SŒUR

Oui, peut-être !... il faut qu'on se résigne
A la volonté sainte...

JEAN, éclatant en sanglots.

Ah ! c'est affreux ! La fin !
Pauvre tante ! Elle fut si bonne à l'orphelin !
Je n'ai depuis toujours habité qu'avec elle ;
Elle se voua toute à moi, si maternelle ;
Ce fut presque ma mère ; elle lui ressemblait,
Dit-on. Ce fut ma mère en double. Il me semblait
Que cela ne dût pas finir... Ah ! quel temps est-ce
Quand elle me menait, par la main, à la messe,
Tout petit...

(On entend la cloche qui recommence à tinter.)

LA SŒUR

Monsieur Jean, Dieu veille et peut toujours
Renouer d'autres fils aux fuseaux de nos jours !

JEAN

Je le sens dans mon cœur... le dénoûment est proche.

LA SŒUR

Ne désespérez pas.

JEAN

Et toujours cette cloche
Qui m'atteint à travers les vitres et les plis
Des rideaux, qui m'ébranle au gré de son roulis
Et fait que je me sens sur une mer d'angoisse !

LA SŒUR

Prions plutôt ; c'est la cloche de la paroisse
Qui porte au ciel nos vœux...

JEAN

Je ne peux plus... mon Dieu !

LA SŒUR

Pourquoi, mon bon monsieur, ne pas prier un peu ?
Il en revient de loin, de bien d'autres misères,
Pour des cierges brûlés, avoir dit des rosaires.

(La cloche se tait.)

La malade n'est pas aux confins du départ.
Du reste, c'est la vie... on s'en va tôt ou tard ;
On s'aime, on vit ensemble et puis on se sépare ;
De deux cierges jumeaux le chandelier se pare ;
On est deux brebis sœurs sur le même gazon ;
On habite un moment dans la même maison ;
Mais à peine s'est-on attaché, qu'on se quitte...

JEAN, la regarde, étonné de ces dernières paroles.

On se quitte... c'est vrai... c'est arrivé si vite...
Mais comment se quitter ?

LA SŒUR, se rapprochant de lui, et lui prenant les mains
d'un air affectueux.

On devient un absent
L'un pour l'autre. On se voit de moins en moins récent ;
Chacun se décolore au fond d'une buée,
Face pâle de plus en plus diminuée
Dans des reculs, dans du passé, dans du là-bas...
Et l'on s'oublie.

JEAN, qui se méprend sur ce que dit la sœur, avec exaltation,

Oh ! non ! vous ne m'oublierez pas !
Car je comprends enfin à travers vos paroles
Et je sens que vos mains se livrent toutes molles...
Vous êtes triste aussi du départ pressenti.

LA SŒUR, quittant ses mains.

Je ne vous comprends pas...

JEAN

Et vous avez senti
Que vous ne pouviez pas, vous si tendre, si bonne,

Me laisser seul, de nouveau seul, sans plus personne ;
Et malgré vous un cher secret vous sort du cœur...

LA SŒUR, étonnée.

Un secret ? que voulez-vous dire ?

JEAN, qui voit son erreur, très troublé, balbutiant.

Rien, ma sœur,

Rien... je ne disais rien...

LA SŒUR

Je me sens un peu lasse ;

Je vais me reposer. Barbe prendra ma place

Au chevet de Madame et veillera pour moi

Jusqu'à minuit. Bonsoir, monsieur !

(Elle sort.)

SCÈNE XIII

JEAN

Ah ! quel émoi !

Oui ! je l'aime ! Elle aussi m'aime-t-elle ? Ou n'était-ce

Qu'un peu d'apitoiement versé sur ma tristesse ?

Double déchirement où je dois aboutir :

La tante va mourir ; donc la sœur va partir !

Double mort. L'une m'est inévitable. L'une
Est la rentrée, au fond du brouillard, d'une lune,
Clair de lune du bon visage pâissant ;
L'autre peut s'empêcher, si la sœur y consent !
Or elle aura pitié. — Se peut-il qu'elle veuille
Me laisser seul comme un lys pauvre qui s'effeuille ?
Qu'est-ce donc que sera sans elle la maison
Et moi-même dont elle était la guérison ?
Ah ! qu'elle reste ici ! que nous vivions ensemble !
Car j'ai peur d'être seul, peur d'avoir peur ; je tremble
D'être encor seul en proie à la cloche ! de voir
A nouveau mon visage unique en ce miroir
Où je me fais l'effet d'être mort et sous verre !
Oh ! non ! pas seul ! Que sa présence persévère !
J'en ai besoin, je la désire, je la veux !
Les prêtres la pourront délier de ses vœux ;
Elle sera ma femme et mon épouse sainte ;
D'un autre voile blanc sa tête sera ceinte
Avec d'heureuses fleurs dans le tulle agencé.
Ah ! comme tout cela s'est bien manigancé !
C'est à cause de la cornette toute blanche
Qui semblait, sur son front, un oiseau du dimanche ;
A cause de la robe autour de son corps fin
A peine sexuel, presque d'un séraphin ;
Et pour n'avoir pas su quelle est sa chevelure

Par-dessous cette coiffe à la calme envergure !
C'est ainsi que l'amour en moi s'insinuait...
Ah ! sa voix dans mon cœur que j'avais cru muet,
Voix si douce, de la couleur de sa cornette...

(Dans le silence, ont retenti des appels d'alarmes, des pas qui courent.)

Mais qu'entends-je ? du bruit... comme un coup de sonnette
Des voix... Barbe pourtant est assise au chevet
De la malade. Sœur Gudule ne devait
La relayer que tard...

(Une voix.)

Monsieur Jean !...

JEAN

On m'appelle,

Je vais...

SCÈNE XIV

JEAN, LA SŒUR

(Au seuil de la porte apparaît sœur Gudule, surprise dans son sommeil,
sans cornette, les cheveux déroulés sur le dos.)

LA SŒUR, tout affolée.

C'est moi !

JEAN

Vous!... Ses cheveux!

(A part.)

Ce n'est plus Elle!

LA SŒUR

Vite!... je sommeillais! Barbe appelle... j'accours,
Elle mourait!

JEAN

Elle est morte?

BARBE, arrivant aussi sur le seuil, bouleversée.

Vite!... au secours!

LA SŒUR, confuse.

Je n'ai pas pu finir de m'habiller...

JEAN, pousse un sanglot.

Ah!... morte!

(Et il pénètre dans la chambre à coucher.)

SCÈNE XV

BARBE, LA SŒUR, restent toutes deux en scène.

LA SŒUR, se tournant vers la servante.

Récitons un pater, pour l'aider à la porte

Du ciel...

(Elles s'agenouillent et récitent à voix unies.)

« Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne nous induisez point en tentation ; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

SCÈNE XVI

JEAN, rentre en scène. BARBE. LA SŒUR, aussitôt se lève et disparaît dans sa chambre.

JEAN

Tout est fini... fini ! J'ai clos ses yeux
Qui regardaient déjà de si loin, l'air si vieux ;
J'ai joint ses mains — elle est en marbre, et rajeunie.
Elle n'a pas souffert dans sa brève agonie...
Elle m'aimait si bien !... maintenant je suis seul !

BARBE

Qui va l'ensevelir ?... la mettre en son linceul ?

JEAN

Demandez à la sœur.

(Barbe sort.)

SCÈNE XVII

JEAN

C'est fini ! c'est l'absence !

La grande absence, au fond de l'ombre, qui commence !

Ah ! comme tout est vide, et comme je suis las !

(La cloche, de nouveau, tinte.)

Encor la cloche !... oh ! oui ! recommencez vos glas !

Aspergez de vos sons qui sont les pleurs de l'heure

Mes deux mortes. Car c'est deux mortes que je pleure !

La sœur Gudule aussi, pour l'avoir vue enfin

Vraiment femme, sans sa cornette en linge fin,

Les cheveux libérés, dans la toute-évidence

Physique — maintenant je connais leur nuance !

Or mon amour, fait de mystère, d'inconnu,

Meurt du voile levé, des cheveux mis à nu...

Ce que j'aimais n'est plus, car la sœur n'est plus elle !

D'une forme précise, au lieu qu'incorporelle !

Je la vois ce qu'elle est ; ne la retrouvant plus

Comme l'imaginait mon amour de reclus,

Et sans plus son halo de linge en auréole !
C'est fini ! Tout amour brusquement s'étiolé
De trop savoir. L'amour a besoin d'un secret.

SCÈNE XVIII

JEAN, BARBE, qui rentre, suivie à peu de distance par sœur
Gudule.

BARBE

Monsieur, c'est sœur Gudule.

LA SŒUR, rhabillée tout à fait, les bras en croix sur la poitrine,
ayant revêtu la mante que les béguines portent à la ville.

Oui, je suis au regret
De partir, monsieur Jean ; mais notre règle est telle :
Nous, nous ne veillons pas la dépouille mortelle ;
Nous restons auprès des malades seulement.
Je vous quitte. Mais pour l'ensevelissement
Deux novices viendront du couvent tout à l'heure ;
J'y retourne informer la Mère supérieure.

JEAN, résigné.

S'il le faut...

LA SŒUR

Au revoir, monsieur ; je prierai Dieu.

JEAN

Merci, ma sœur.

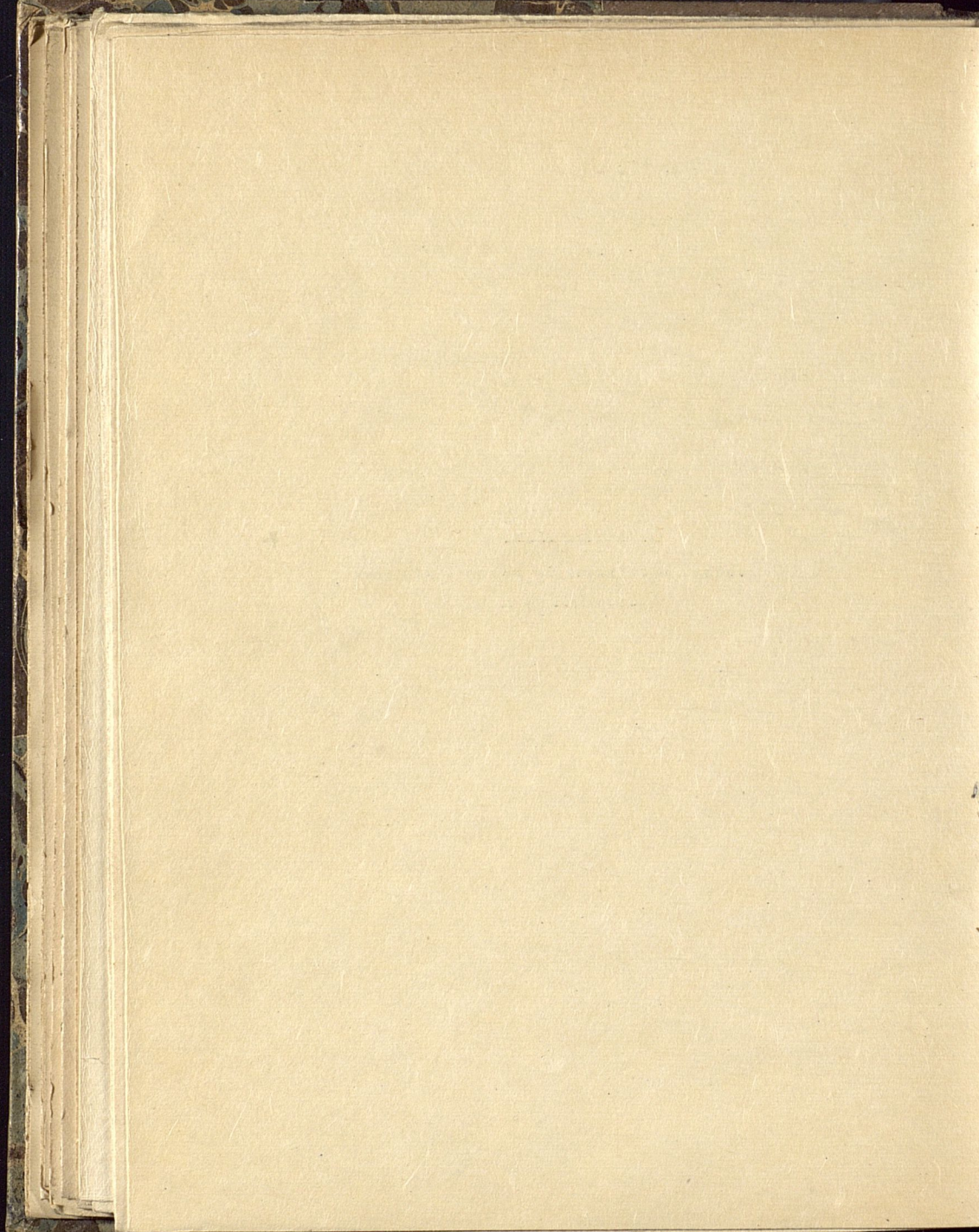
(Il réfléchit un instant.)

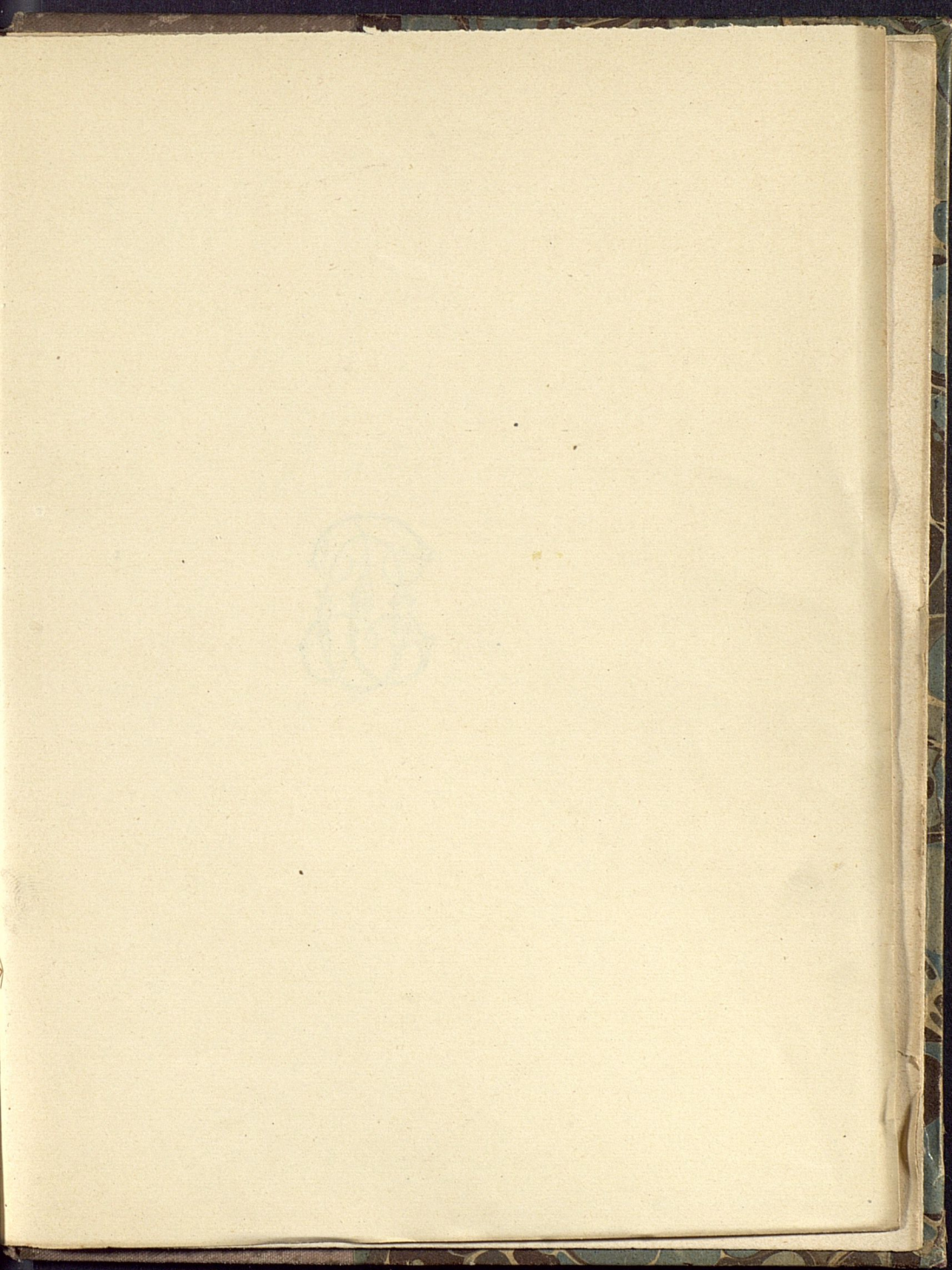
Rien que cela : ma sœur !... Adieu !

(Jean fait un geste désespéré et rentre en sanglotant dans la chambre mortuaire.)

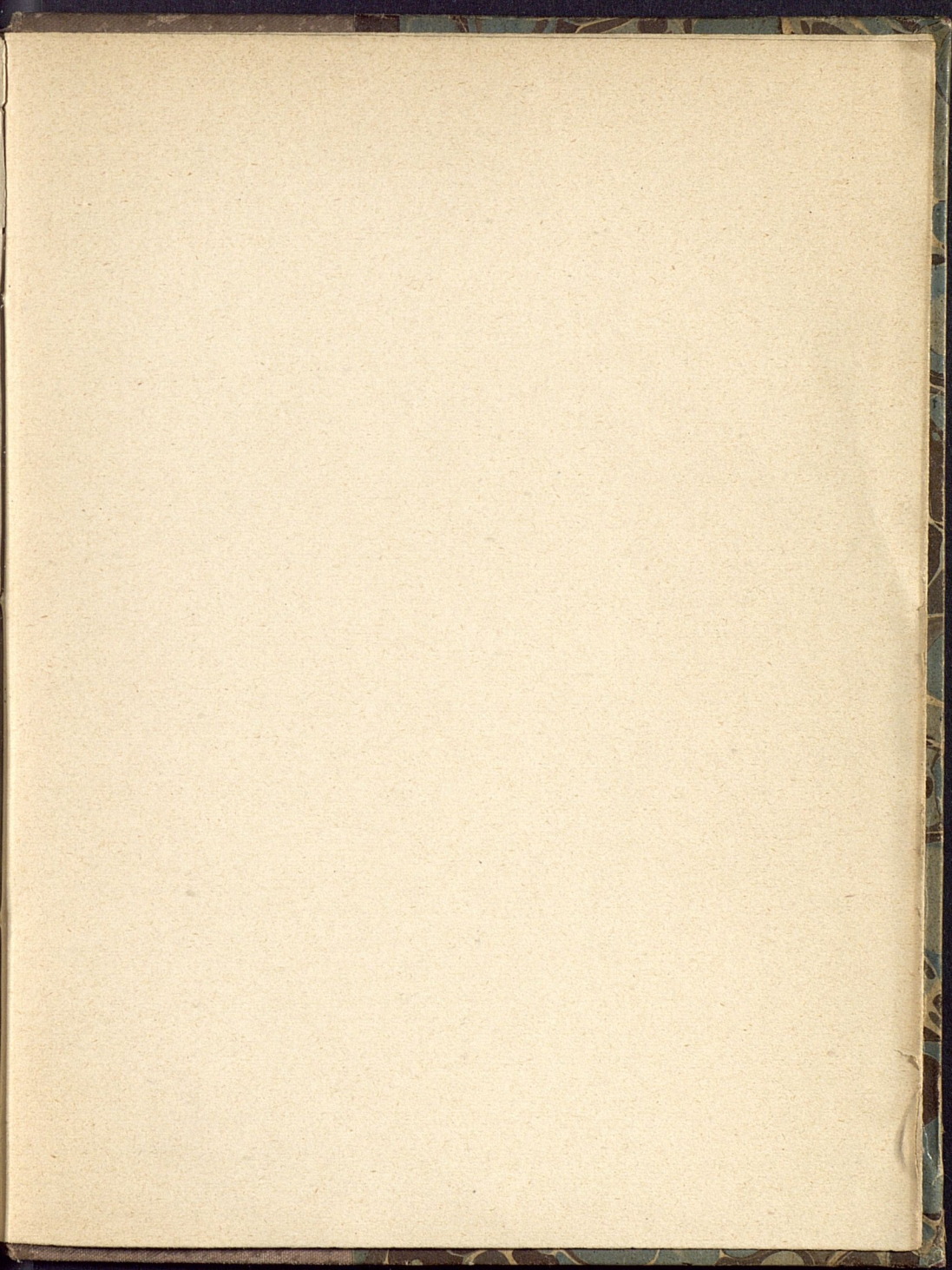
RIDEAU

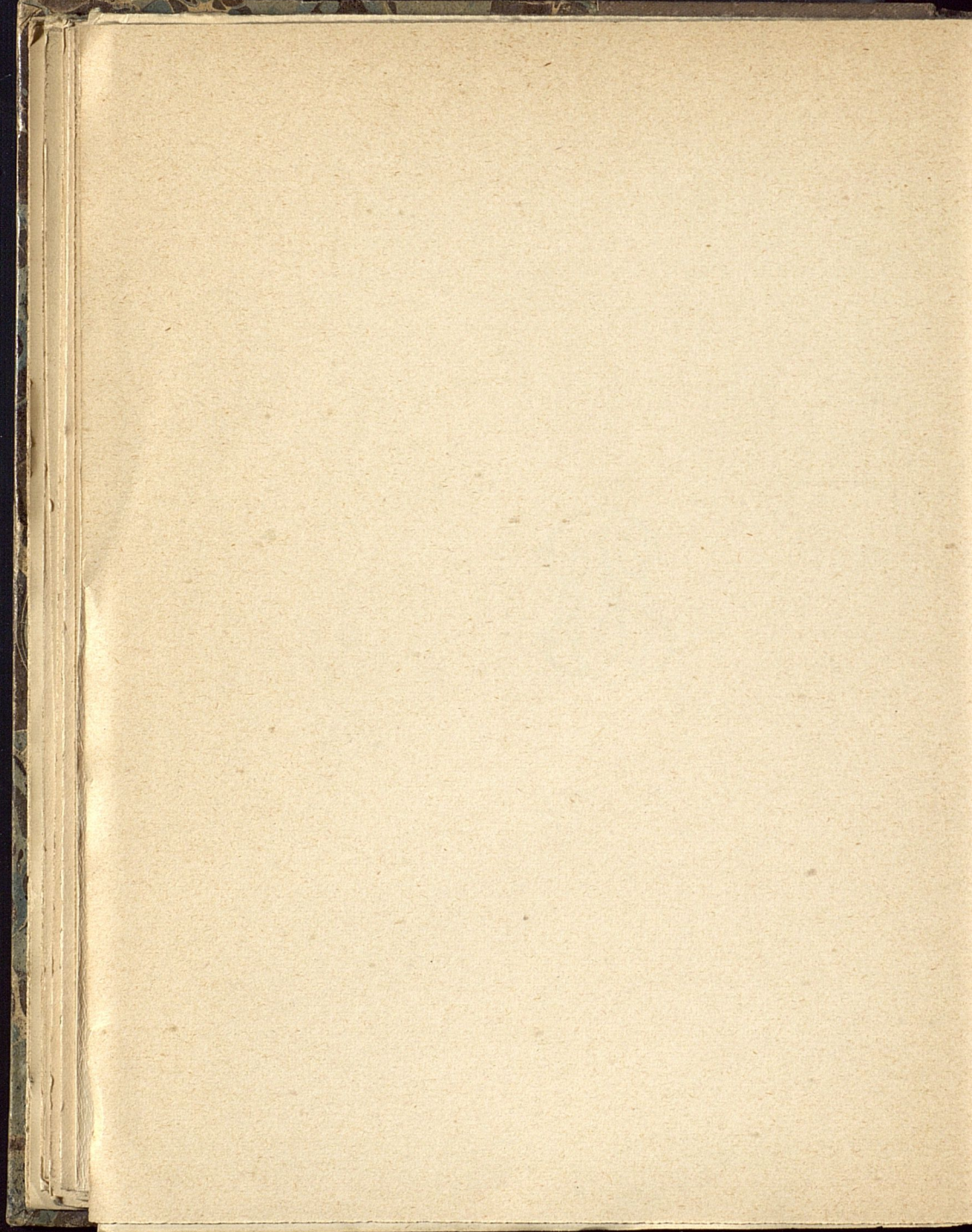
ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

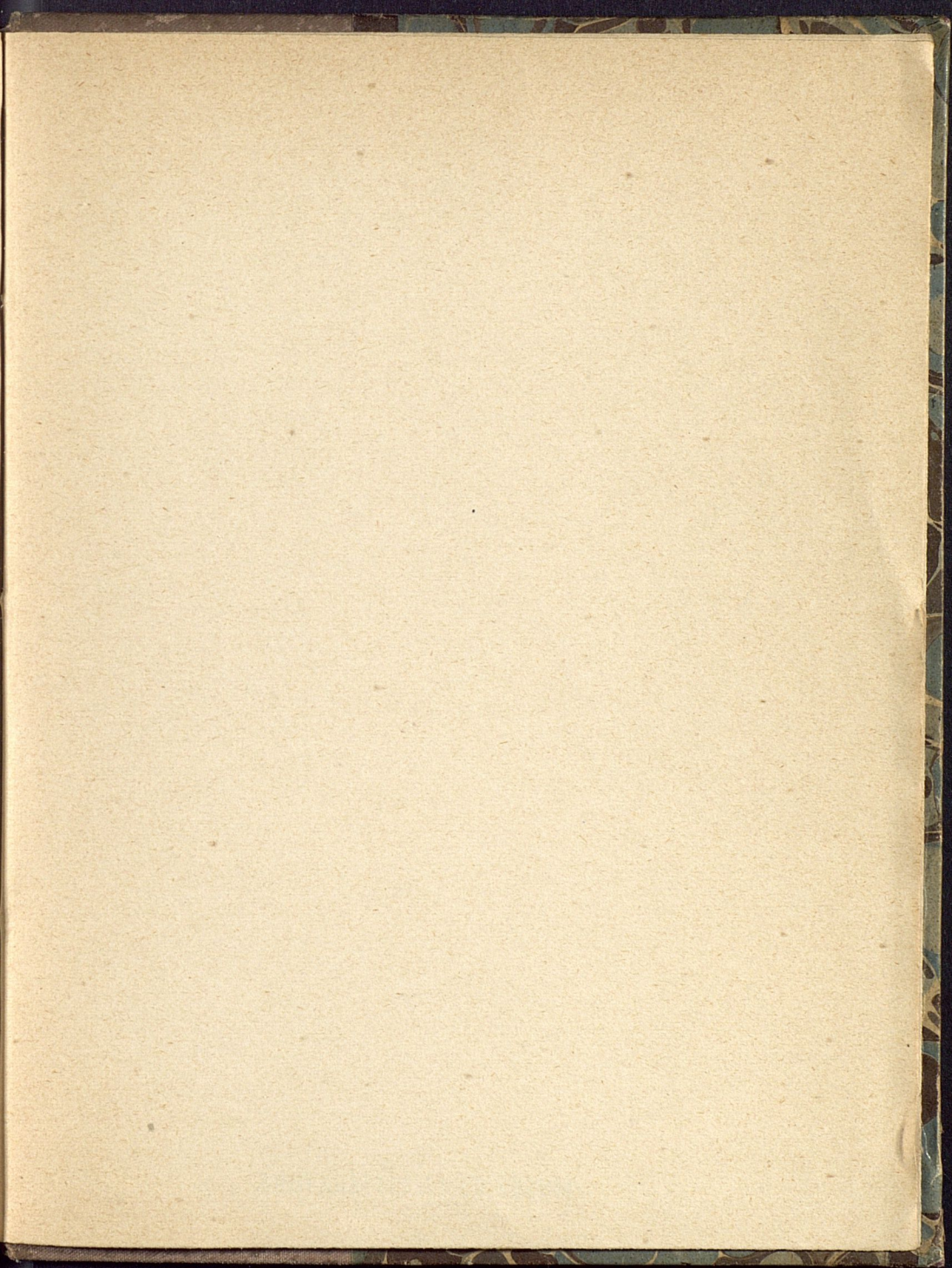












MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

